

On ne rêve pas d'écrire : on écrit.
Écrire, c'est en venir aux mains.
Écrire comme peindre : en laissant faire la main.
Et la main de cette manière se fait.
L'écriture est le rêve d'un rêve.

J'ai commencé à écrire vers l'âge de quinze ans des poèmes très compliqués. Je prenais dans le dictionnaire des mots qui sonnaient bien, comme « éphélide », et je brodais dessus. Mes sujets étaient la nature, les puissances de la vie, les éléments, la femme à l'état de mystère. C'était lyrique, celtique, emberlificoté, assez sonore. Je participais à la rédaction d'une revue lycéenne théoriquement trimestrielle – six numéros en trois ans – nommée *Nénuphar*. J'y donnais mes textes, qui provoquaient le plus souvent embarras et dérobades, c'est-à-dire qu'on soupçonnait des

sens secrets, des beautés complexes, qui nécessitaient une relecture – « on en reparle après ». J'écrivais comme on tapote sur un objet inconnu pour savoir si c'est du métal, du plastique, du bois, ou autre chose. À force de tâtonner, je finis par trouver une matière qui me plaisait. C'était après la lecture de *La Salle de bain*, de Jean-Philippe Toussaint.

Ainsi il était possible d'écrire un livre sur un type qui passe son temps dans sa baignoire : je n'en savais rien. J'avais une maigre expérience de la lecture ; la bibliothèque familiale était assez limitée en nombre et en genre. On n'y trouvait pas, c'est certain, cette sorte de roman ; la couverture des Éditions de Minuit proposait une tout autre partition que les livres de la maison. À cette époque, j'empruntais de manière définitive les ouvrages qui me tombaient dans les mains et glissaient dans un même mouvement sous mon manteau que je portais ample et noir ; au lycée, échappant à la surveillance de la bibliothécaire qui m'avait à l'œil par-dessus ses lunettes de presbyte ; chez un bouquiniste qui avait le tort de s'étaler un peu trop sur le trottoir et fumait le cigare derrière sa caisse – je profitais des épaisses volutes de fumée ; chez un copain dont le père médecin avait des lectures exotiques, Amérique du Sud, Russie,

Europe du Nord. Si bien que ma première bibliothèque personnelle était essentiellement constituée de livres volés, ce qui leur conférait un caractère clandestin délicieux. Depuis ce temps, j'ai toujours considéré la littérature comme une activité parallèle, souterraine, cachée. J'écrivis mon premier roman durant une année scolaire en grande partie chômée, à dix-sept ans, principalement la nuit, dans la fumée des cigarettes et le silence du monde, la fenêtre ouverte. Ça s'appelait *La Veste jaune*; Jacques Réda en publia un large extrait dans le premier numéro qu'il dirigea de *La Nouvelle Revue Française*, septembre 1987. Après être allé chercher mon exemplaire chez Gallimard – Jacques Réda avait un tout petit bureau, à la limite de la maltraitance –, je m'attablai à la terrasse du Café de Flore, exhibant ma joie et ma chance. Pour le même roman, j'avais été reçu quelques mois plus tôt par Jérôme Lindon, rue Bernard-Palissy, Éditions de Minuit. Je m'y étais rendu dans une luxuriante veste de pyjama en cachemire, les yeux maquillés rehaussés d'un trait noir, insolemment ridicule, ignorant tout de l'endroit où je mettais les pieds. Monsieur Jérôme Lindon devait avoir l'habitude de ces jeunes visites irrévérencieuses et, dans son vaste bureau, m'encouragea sincèrement à continuer; il lirait avec

le plus grand intérêt mes prochains écrits si je voulais bien les lui soumettre. Il me souhaita bon courage pour le bac qui approchait.

La Salle de bain a marqué un moment de grand dégraissage. Je passai d'une poésie alambiquée au roman court, d'une phrase chargée à un énoncé elliptique, de sujets grandiloquents à une focale intimiste. Ainsi, je commençais ma *Veste jaune* par cet incipit : « Je descendis uriner. » et terminais par ces mots : « Et si je rentrais à Paris ? » Entre les deux, on suivait les atermoiements d'un personnage fuyant – « J'avais envie de croissants au beurre, mais il y avait la route à traverser et il se trouverait sûrement des voitures. » – qui, à la faveur d'une soirée costumée, part dans une dérive molle qui le mène en Bretagne où il finit campeur au milieu d'un champ. Le ton est frais, léger, entre terre et ciel, pas loin de l'hébétude. Ahurissement et ravissement caractérisent d'ailleurs assez bien l'état dans lequel j'étais pendant cette année de congé, où je portais des lunettes sans verres et sniffais de l'éther. Malgré les encouragements de Jérôme Lindon je n'ai pas eu le bac. Après quoi, il se passa dix ans avant que je ne publie un premier roman.

Je ne racontai pas tout cela à mes compagnons de Houat qui n'en demandaient pas tant. Je me

contentai de dire : sans doute, oui, écrire doit être un rêve d'enfant ; je ne vois pas d'autre explication.

À l'époque du mariage de Françoise et François Guyot, c'était un oncle de notre ami François I^{er} qui occupait le fauteuil de maire, et qui célébra la cérémonie, François II étant témoin. Les Houatais forment depuis toujours une grande famille, une communauté d'initiés, un club privé. En témoigne le monument aux morts, où se retrouvent quatre patronymes pour dix-neuf tués. On pourrait croire à un règlement de comptes entre clans, à une vendetta. Un isolé, toutefois, se distingue, en fin de liste, en fin de guerre, un orphelin, un enfant unique, un certain Louis Sancœur, fort intrigant. Profitant de la conversation, je me renseignai. Le nom de Louis Sancœur fut alors repris par chacun accompagné de dodelinements et fit de la sorte le tour de la table, avant de me revenir. Je n'étais pas plus avancé. Le maire, enfin, se lança.

Louis Sancœur était un enfant sauvage. Personne ne savait comment il était arrivé à Houat. Était-il un rescapé d'un naufrage ? Un enfant banni, débarqué par un bateau de passage ? Ou un de ces êtres légendaires qui surviennent sur les îles pour rappeler qu'il existe un au-delà ?

Il devait avoir dans les quatorze ans. Il vivait sur un îlot détaché accessible seulement à marée basse. Il s'était construit un abri enterré protégé des vents. Il se nourrissait de sa pêche et de quelques pommes de terre. Les villageois parfois lui donnaient à manger et à boire. On l'avait appelé Louis Sancœur à cause du louis d'or troué qu'il portait en pendentif et d'une profonde cicatrice à la poitrine, au côté gauche, à la place du cœur.

Le recteur de l'île voulut lui venir en aide et l'intégrer à la paroisse. Sans succès. Le garçon parlait très peu, bien qu'il sût parfaitement s'exprimer. Il ne fuyait pas, mais gardait ses distances. Il attrapait le verre qu'on lui tendait en allongeant au plus le bras et le corps. Il écoutait, regardait, et s'éloignait. À de rares occasions il prit la parole ; c'était alors comme un animal enfermé qu'on libère : les mots gigotaient dans sa bouche, se ruaient dehors, s'écorchaient à la barrière des lèvres. Puis l'enclos se refermait sur d'ultimes marmonnements. Il n'était pas méchant. Le village se fit à lui. Il traînait encore quelques histoires, mais le mystère de sa survenue finit par s'estomper derrière sa présence pacifique.

Il pouvait se passer plusieurs jours sans qu'on vît Louis Sancœur au village. Il était sur son îlot

à la pointe sud. De loin on apercevait sa haute silhouette montée sur les rochers.

Il devint homme. Il était si grand que l'îlot de Beg Tost paraissait avoir rétréci. Un patron pêcheur parvint à le convaincre de partir en mer avec lui. Il y consentait, mais restait maître de son temps : c'était quand il voulait. Le pêcheur se pliait, de mauvaise grâce, à ses conditions, de peur de le perdre. C'est qu'il attirait le poisson. Il avait un don. Louis Sancœur sur le bateau, c'était l'assurance de remonter des filets pleins à craquer et de remplir les casiers. Ça se sut. La nouvelle se répandit, aiguïsa les appétits et les jalousies. Le géant solitaire reçut la visite sur son îlot de tous les patrons, qui en avaient après ses pouvoirs. Il ne monta jamais plus sur un bateau de pêche, c'était fini. Il s'exposa à la rancœur, à l'hostilité. Des rumeurs nouvelles circulèrent, suspicieuses, accusatrices, pernicieuses; l'enfant sauvage était en vérité un enfant du diable. Il n'en avait cure, dressé sur son rocher, une baguette de bois à la main, à diriger l'océan comme un orchestre.

La guerre éclata. Bien que n'ayant pas d'état civil connu, ne figurant sur aucun registre, n'appartenant à aucune liste, il fut incorporé. Le recteur ne voulait pas d'exception; il partit avec les autres jeunes hommes, déclaré apte, sous le

nom de Louis Sancœur. L'île se vit amputée d'une partie de ses bras comme une divinité mutilée ; si quelques-uns revinrent, ce n'était pas toujours entiers. On déplora les premiers tués. Des fils, des frères, des maris, des cousins, des voisins : la famille. Les mois passaient, la guerre durait, au tréfonds du continent. Le continent, plus que jamais terre de folie, monde de démence. Seul reparaisait, en permission, Louis Sancœur – sans famille. Personne ne l'accueillait à la descente du bateau ; on constatait juste qu'il était vivant – pas les autres. Il regagnait son îlot, dans son uniforme de soldat, et reprenait sa vie sur les rochers comme un chamois retrouvant ses montagnes.

Puis un jour, des années s'étaient écoulées. La guerre se terminait comme elle avait eu lieu : loin. Le recteur reçut un dernier avis de disparition. Une dernière bataille, un ultime assaut. Louis Sancœur n'en était pas revenu. « Disparu »... Quelqu'un d'autre, on pense au pire ; c'est sans espoir. Louis Sancœur, on regarde l'horizon par-dessus les flots en fronçant les yeux. On a presque un sourire en lisant son nom sur le monument aux morts.

Le maire demanda à aller aux toilettes. J'indiquai du doigt l'étage au-dessus de nos têtes.

À son retour des W-C – que s’était-il passé? – il se renfroigna, montra grise mine, de manière très nette. Sur ce, François II voulut à son tour se soulager et monta. On le comprenait aisément après ce que nous avons bu. L’adjoint redescendit et se rassit sur le prie-Dieu, tout triste, abattu, commissures pendantes et bouc fané. Qu’y avait-il donc là-haut pour les mettre dans un tel état? Je commençai à me poser des questions sur, que sais-je, la propreté des toilettes, la présence d’un objet incongru, une odeur nauséabonde, un reflux, sincèrement, je ne voyais pas. Ce n’était pas les toilettes, c’était autre chose. Tous, à présent, affichaient un air déconfit. Même Françoise baissait la tête dans une pose coupable. Le maire creva l’abcès.

Louis Sancœur n’a pas été porté disparu à l’automne 1918. Il est rentré, sain et sauf. Un soir de basse mer et de verres trop pleins, trois pères de soldats « morts au champ d’honneur », remplis de colère, se sont rendus sur l’îlot de Beg Tost. Ils ont extrait de son terrier le pauvre Louis Sancœur et l’ont précipité au bas des rochers, où il s’est fracassé la poitrine. Il paya de s’en être sorti si insolemment alors que personne n’attendait après lui. Son corps fut dissimulé. Dans l’intérêt de la communauté, le recteur instaura une autre

vérité. Le secret demeura, avec, dans ses replis, le crime qu'il abritait. Personne ne l'ignorait et le mensonge du recteur, gravé sur le monument aux morts, se transforma en une plaie perpétuelle. La disparition de Louis Sancœur, l'enfant sauvage, pesait sur l'île comme un lest. On le voyait réapparaître en fantôme sur les rochers, qui regardait en direction du village ; certains croyaient l'entendre dans le vent. C'était une hernie dans les mémoires qui réveillait les souvenirs, une malformation congénitale empêchante, c'était une menotte au poignet, une laisse à la conscience. Le fil du temps ne recoud pas toutes les plaies. Il est des histoires qui ont la peau dure et se momifient. Elles s'inscrivent dans le cuir du temps et font anthologie.